

Dossier en hommage à Yves Bonnefoy

juillet 2016

La contribution de Renaud Ego

Le poète fraternel

Il y a deux mois, une radio populaire de service public s'est avisée qu'Yves Bonnefoy avait quatre-vingt-treize ans et qu'il était temps de lui donner la parole. À ma surprise, qui fut aussi grande que l'était cette heure d'écoute matinale, j'entendis se lever sur les ondes la voix du poète. Je reconnus aussitôt son timbre aux accents d'un autre temps, avec cette légère réserve qui était la sienne et la courtoisie dont il ne se départait jamais. Il répondait avec toute l'élégance possible à des questions abruptes (« Qu'est-ce qu'il y a devant vous, Yves Bonnefoy ? ») ou si vastes qu'elles auraient demandé de longs développements. Si sa voix se nimbait maintenant d'un léger tremblement, sa pensée était d'une clarté et d'une vivacité intactes et, à qui en aurait douté, il opposait sa curiosité et sa préoccupation pour le monde qui bringuebale entre plusieurs abîmes, aux lieux communs que l'époque véhicule sitôt qu'elle parle des poètes, faisant d'eux, entre ignorance et commisération, des oisifs lunaires ou des inadaptés repliés sur des tables encombrées de rognures inaudibles de mots.

Jeune adulte, j'ai lu avec passion Yves Bonnefoy. Ses essais étaient parmi les plus lumineux que je découvrais alors. J'en aimais l'ample prose qui invitait à la méditation, avec ses couleurs empruntées à un tableau de Poussin et ses portes dérobées sur des maisons palladiennes où se levait un murmure de conversations d'une profondeur qui, elle, n'avait rien de suranné. Je découvrais ainsi un « arrière-pays », certes moins aventureux que les chemins sauvages dont je quêtai l'horizon, ceux de Michaux, d'Artaud ou de Césaire, mais qui calmait ma violence par le vertige étrange qu'exerçaient sur moi la longue portée de leurs perspectives et l'écho d'une histoire où, malgré mon impatience d'alors, je commençais à m'attarder.

Je ne saurais plus dire, aujourd'hui, si je restais sur le seuil de ses poèmes ou si je m'y livrais complètement. Sans doute un peu de leur hiératisme me retint parfois de m'y abandonner, et pourtant, il en est dont je sais d'oreille l'impeccable réussite. Aussi, me faut-il admettre les avoir longuement lus pour m'en remémorer depuis si longtemps les strophes, poèmes qu'il m'est arrivé de dire en silence d'un trait, ou presque, dans des trains de nuit ou au cours de voyages en voiture, revenant à eux pour lentement élucider ce qui

se jouait là de sens ébloui, dans l'extrême subtilité de vers au demeurant si simples, comme dans *Le mot ronce*, dis-tu,

« Le mot *ronce* dis-tu ? Je me souviens
De ces barques échouées dans le varech
Que traînent les enfants les matins d'été
Avec des cris de joie dans les flaques noires. »

Or, si ces vers m'étaient chers, c'est aussi pour ce fanal qu'ils allaient allumer dans la suite du poème en désignant l'aventure d'être et de dire à l'aide d'une image d'une justesse qui supposait de connaître les barques de pêcheurs, mais qui, bien au-delà, exprimait une tâche essentielle :

« Car il en est, vois-tu, où demeure la trace
D'un feu qui y brûla à l'avant du monde
– Et sur le bois noirci, où le temps dépose
Le sel qui semble un signe mais s'efface,
Tu aimeras toi aussi l'eau qui brille »,

tâche qui consiste, comme la fin de ce poème le dira, à restituer tout le bruissement de ses terminaisons à un mot, celui de *ronce* par exemple, lui qui pourrait symboliser cet enchevêtrement de passerelles que chaque vocable tisse dans le langage pour en faire un jardin des sentiers qui bifurquent entre des massifs de parfums, où la plus dérobée, la plus improbable des rues traversières se dévoile toujours à qui la cherche. Que la poésie fût une liberté et son exigence, voilà ce dont Yves Bonnefoy ne doutait aucunement, et il le déclara avec rigueur, détermination mais aussi avec un espoir que portait sa formulation *au futur* quand, dans un essai de 1959, il décrivit de la sorte l'action du poème : « Ainsi apprendrons-nous que les mots peuvent être avant tout notre acte. Leur pouvoir-être, leur avenir infini d'associations prétendues verbales, dites gratuites, nous retrouverons qu'il n'est que la métaphore de notre rapport infini avec la moindre chose réelle, de la nature subjective de toute chose profonde... »

Oui, ces lignes m'ont marqué et elles ont contribué à me mettre sur la voie de la puissance de joie qu'ouvre *le possible*, ce proche infini offert par la parole pour lézarder le mur de la terre. Mais au regard de cet éloge d'une vie capable de se multiplier dans les harmoniques d'un sens en tous sens qui se diffractait, chaque fois, dans un nouvel agencement verbal, je recevais comme un étrange paradoxe le monde lointain et retiré où tant de poèmes d'Yves Bonnefoy avaient leur séjour. C'était un monde d'un autre temps et d'un autre lieu, un monde qui se tenait, de façon indécidable, entre un hier révolu mais passionnément aimé et un nulle part encore rêvé. On y tirait

l'eau au puits dans des brocs de métal émaillé, on se tenait sur des seuils de pierre que les siècles avaient lustrés, et les lampes, dont les lueurs faisaient danser les ombres sur des murs chaulés, appartenaient à une époque qui ne connaissait pas l'électricité. Certes, j'aimais ces paysages exemptés du vacarme des voitures et dont le ciel n'était pas couturé de lignes à haute tension, mais il m'arrivait de ne plus comprendre que le poète pût chercher là une « présence » en semblant tenir si fort en lisière le présent et sa « réalité rugueuse » que, après Rimbaud, il s'assignait pourtant d'êtreindre lui aussi.

Injuste reproche né d'une lecture partielle, car ce monde intemporel était aussi celui que bâtissaient les mots désignant les choses les plus simples, les sentiments et les états de pensée les plus anciennement vécus, et la poésie résidait bien pour Yves Bonnefoy dans l'expérience d'un partage, un mot galvaudé, peut-être, mais d'une haute ambition qui continue de hanter ses derniers poèmes, réunis justement sous le titre d'*Ensemble encore*. Aussi son effort fut-il, comme celui de Mallarmé (mais sans rien de la hauteur un peu hautaine de celui-ci), de donner un sens plus pur aux mots de la tribu, ou plutôt de les rendre à leur plein espace de grands vocables. S'il prononçait le mot « fleur », ce n'était pas pour que s'épanouisse « l'absente de tout bouquet », mais pour que se délivre la fragrance absolue de son bouquet. L'arbre, la barque, les pierres, tels sont quelques-uns des innombrables mots dont nous avons alors éprouvé, de nouveau, le pouvoir éminent d'éveiller un monde vaste. Et, pour Yves Bonnefoy, jamais leur timbre ne résonnait plus longuement que dans l'air limpide de ces paysages diaphanes, susceptibles d'être sensibles à chacun des lecteurs, tant les éléments qui les composaient étaient ceux, mythologiques, d'un premier lever de terre, et où jamais aucune image du contemporain ne venait se solidifier pour occulter la transparence, à la fois historique et transcendante, que recherchaient ses poèmes. Oui, c'est bien dans la perspective de cette « suggestion » mallarméenne qu'il me semble devoir situer un tel effort de décantation qui, par-delà la netteté théorique de son ambition et des moyens mis à l'accomplir, donne naissance à des poèmes d'une justesse souvent admirable, où les accords de sens sont d'autant plus profonds qu'ils possèdent une évidence semblable à celle d'une musique de Bach. Chez Yves Bonnefoy, la musique désignait certes la mélodie d'un vers à l'allant naturel, porté par un rythme très clair, mais bien davantage la trajectoire d'une vie dont le mobile était de toucher une fragile « vérité de parole ». Sa source, toujours, en fut la rencontre, et rien ne la dirait mieux, au fond, que quelques vers récents de *Ensemble la musique et le souvenir*. « De mains qui se rejoignent s'accroît l'esprit, / Et encore plus pénétrante est la musique, / Plus encore est-elle le vrai qui est le simple. »

J'en veux terriblement à cette époque, qui nous humilie tous par son avarice et sa goinfrerie sans limite, de détourner les gens les plus modestes d'une parole qui leur est également adressée et où leurs vies, si souvent malmenées, trouveraient elles aussi le réconfort de la dignité qui leur est reconnue. Par-delà son immense culture, par-delà la générosité de ses traductions et la somme de ses contributions à la vie de l'esprit, je salue en Yves Bonnefoy le poète de ce geste fraternel.

Renaud Ego